Le Ranz des vaches, de Charles Gos

Introduction

Qui est Charles Gos ? Il faut feuilleter les Annales valaisannes, recueil de 1933, no 1, p. 147, pour répondre à cette question.

Charles Gos débuta dans les lettres juste avant la première guerre mondiale en publiant, en 1912 : « Près des névés et des glaciers ». Que devaient suivre : « La Croix du Cervin », « Propos d'un alpiniste », « L'Hôtel des Neuchâtelois », « Le Cervin par l'image », etc.

« Sous les drapeaux, scènes de la vie militaire sur les hauteurs », d'où sont extraites les pages qui suivent, devait servir de transition entre les sommités alpestres et les sommités militaires que Charles Gos aborda dans son grand ouvrage : « Généraux suisses » paru aux Editions Victor Attinger à Neuchâtel.

Charles Gos était de Genève. Mais, aimant la montagne, il l'avait célébrée et dès lors de nombreux liens l'y attachèrent.

On était artiste de race dans la famille Gos. Et l'écrivain des « Généraux suisses », s'était imposé par son talent descriptif et narratif. Mais il était rêveur et penseur. Les pages qui suivent le prouvent à l'envi.

Un très beau texte que ce Ranz des vaches, merveilleux récit même qui émeut facilement jusqu'aux larmes et nous fait retrouver un peu de cette vieille fibre patriotique que l'on a longtemps cherché à détruire par tous les moyens, médias en tête.

Ce Ranz des vaches, dans son authenticité, vaut tous les discours sur ce que l'on pourrait appeler le sentiment national. Il saura nous faire retrouver en tout temps et en tous lieux ce qu'il y a de plus beau dans l'âme de ce pays[1].

170. — **Le Ranz des Vaches.**

(Episode de la campagne du Maroc.)

A M. Ed. Vautier, pasteur.

La Légion étrangère bivouaquait ce soir-là à l'orée du désert. L'étape avait été longue et le jour brûlant. Tard, l'ordre de

[1] Très sérieusement malmenée il faut dire par les bétonneurs de tous poils, et bien entendus par nos banquiers dévoyés dont le gain ne constitue plus que le seul but dont ils sont capables de se fixer. Une honte !

faire halte était venu. La colonne s'arrêtait. Les compagnies se rassemblaient. On organisait le bivouac. Les légionnaires avaient touché la soupe. Un certain mouvement animait le camp, et la nuit tombait. Un grand feu flambait au milieu du bivouac, éclairant de vives lueurs les soldats groupés autour.

La colonne, par marches forcées, devait rejoindre les troupes d'avant-garde attaquées par les rebelles. Et le terrible imprévu des prochains jours ne troublait point la quiétude des hommes.

Etranges physionomies que ces légionnaires, déserteurs de la vie, drapant d'oubli leur passé ! On ne pouvait s'empêcher d'admirer l'abnégation de ces héros anonymes qui, demain, pour le drapeau tricolore, iraient se faire trouer la peau.

...La lune était pleine. Elle inondait le paysage de sa douce lumière, et le bled [1], épandu au ras du camp, droit, immense et vide, sans ombre et sans relief, finissait par s'unir à l'horizon de mystère, comme fondu dans le clair de lune. La lueur bleutée argentait la terre et allumait des rayons aux baïonnettes des fusils en faisceaux. La nuit fraîchissait. L'air était froid. La terre était froide. On eût dit que toute la vie de cette nuit, claire et silencieuse, toute la vie élémentaire de cette terre stérile, s'était concentrée autour de ce brasier crépitant.

Le clair de lune tassait les ombres, les déplaçait insensiblement et estompait les contours des choses. Les soldats, pelotonnés dans leurs manteaux, arrondissaient le dos sous la rosée et tendaient les mains vers les flammes. La fatigue de la journée alourdissait les paupières. Les membres étaient las et le corps avide de repos. D'un instant à l'autre, l'ordre de repartir pouvait arriver — des hommes étaient déjà étendus sur le sable, enroulés dans une couverture — mais la plupart des soldats veillaient. Peu à peu, cependant, l'animation diminuait. Les chansons s'étaient tues. Les conversations languissaient. Les plaisanteries ne faisaient plus rire.

Tout à coup, une voix s'éleva :

[1] Au Maroc : pays, région ; en argot militaire : terrain entre les lignes ennemies.

— Le Suisse !... Hé ! le Suisse... chante-nous quelque chose !

Cette proposition secoua la torpeur qui engourdissait les esprits. On s'anima. Plusieurs voix s'exclamèrent :

— Parfaitement ! Allons ! le Suisse, debout !

— Nous écoutons, citoyen !... hardi !...

— Bravo pour le Suisse ! on ne l'entend jamais.

Alors de derrière le groupe, un homme se leva, redressa sa haute stature et s'avança vers le feu. Un profond silence se fit, comme si sa seule présence en imposait, comme si quelque chose de grave se préparait. Il marchait lentement, posément, à l'allure particulière des montagnards, qui est faite de travail, de peine et de résignation. Cet homme, c'était le vacher d'Audon [1]. Légionnaire depuis quinze ans, il avait quitté ses montagnes après un pauvre roman d'amour, mais les montagnes pas plus que l'infidèle n'étaient oubliées. Au cœur d'un pâtre comme au cœur d'un grand, ces sentiments-là demeurent vivaces.

Le souvenir du vacher d'Audon flotte encore sur les Alpes vaudoises. On aime chanter, à mi-voix, le soir, la chanson de son odyssée. La mélodie, un peu langoureuse, voilée de mélancolie, s'unit à l'âme de la vallée et monte vers les glaciers endormis...

Arrivé près du feu, le vacher d'Audon s'arrêta. Son regard passant par-dessus les soldats accroupis, se perdait dans le clair de lune. De ces regards qui ont l'air perçant, mais qui, en réalité, sont tendus vers le passé et ouverts sur l'âme sans rien voir ni du présent ni de la vie extérieure. De temps en temps, une flamme dardée [2] l'éclairait bien en face. Son visage énergique, au collier de barbe drue, se dessinait. Puis la flamme mourait. L'ombre noircissait la silhouette, la lune peu à peu l'enveloppait, l'adoucissait de sa pâle lueur immatérielle.

— Une chanson, camarades ? dit-il, je n'en sais guère d'amusantes... un chant du pays, si vous voulez !

Il se recueillit, rassemblant les strophes surgies du fond de sa mémoire, et, maîtrisant l'émotion qui lui martelait

[1] Pâturage dans la région de la Becca d'Audon. — [2] Dirigée vivement et en ligne droite.

le cœur. Alors, calme et superbe, le pâtre-légionnaire entonna le Ranz des vaches :

Lè zarmailli déi Colombettè
Dè bon matin sè san lévà
Ha ! ah ! ha ! ah !
Liauba ! liauba ! por ariâ ! ah !
Liauba ! liauba ! por ariâ.

Fig. 45. — Lè zarmailli déi Colombettè...

Imprévu, lent et grave, le chant se déroulait. La voix du berger semblait le fouiller, le remuer, y découvrait des profondeurs inconnues, et des accents poignants le sertissaient, pareils à des torches de lumière.

L'air s'épandait au loin, frémissait dans le silence du désert africain, inondé de clarté lunaire. Toutes les nostalgies et toutes les humbles joies, tous les espoirs et toutes les illusions mortes frissonnaient dans la mélodie. Et certaines no-

tes prolongées, indéfinies, vagues, reflétaient bien l'âme du vacher, pleine jusqu'aux bords de la souvenance des montagnes natales, avec le pâturage ensoleillé, à l'aube, les glaciers bleutés, le troupeau carillonnant, la cascade écumeuse et le chalet qui fume...

Venidé toté
Bliantz' et nairé,
Rodz' et motailè,
Dzouven' et otré,
Dézo on tzâno
Yô vo z'ario,
Dézo on treimblio,
Yô ïe treintzo.
Ah ! liauba ! liauba ! por ariâ. *(bis)*

Il avait mis dans le liauba, surgi du tréfonds de son cœur, une telle puissance, que le son bourdonnait profond comme ces gorges où le torrent gronde avec un ronflement d'orgue, où les rayons du soleil dorent les parois humides et jouent dans la poussière d'eau. Et la gorge vibre, sonore comme une harpe éolienne [1].

Kan san végniu ai bassè z'ïvoué,
D'ne sein lo pi k'lan pu passâ ;
Ha ! ah ! ha ! ah !
Liauba ! liauba ! por ariâ ! ah !
Liauba ! liauba ! por ariâ.

La voix se chauffait, prenait l'ampleur d'une yodlée lancée à travers la vallée. Car on les sentait se réveiller, vibrer à fleur de mélodie, les belles yodlées de jadis, dix fois répercutées par l'écho montant de roc en roc, et mourir, infinies, on ne sait où, très haut dans les parois... les belles yodlées de jadis, harmonieuses et musicales, pareilles au bruit du vent dans les sapins.

Cependant l'émotion gagnait peu à peu le berger. Un court silence avait suivi la seconde strophe. Puis, il s'était raidi et continuait :

[1] Instrument à cordes monté de manière à rendre des sons quand le vent vient à le frapper.

Lè senaillirè
Van lè premiré,
Lè totè nairè
Van lè derrairè,
Ah ! liauba ! liauba ! por ariâ. *(bis).*

C'était solennel ! On eût dit que l'ancien pâtre accomplissait un acte de foi, tant il mettait de conviction, d'amour absolu dans les longues harmonies plaintives du refrain. Et voici que, tout à coup, la voix s'arrêta net au milieu du dernier « liauba »... Debout, près du feu de bivouac, et par le clair de lune, dans le camp de la Légion étrangère, à l'orée du désert africain, un homme pleurait : le vacher d'Audon !

Il était là, figé, inconscient, le regard perdu, voilé de larmes, la poitrine soulevée de hoquets. Il avait trop présumé de ses forces. Et maintenant, c'était en lui l'hymne de gloire des montagnes de son pays, l'hymne de triomphe des montagnes aimées... lointaines ! C'était l'appel du pays natal, impérieux et déchirant...

Ainsi, depuis des siècles, la mélodie sacrée continuait d'exercer son charme victorieux. Et le vacher d'Audon, au service de la Légion étrangère, rejoignait, à travers le temps, l'âme de ses héroïques aïeux au service étranger, qui pleuraient au régiment en entendant le Ranz des vaches.

...Alors, autour de lui, il n'y eut pas un mot, pas un rire. Tous ces hommes rassemblés, frémirent. Les larmes du Suisse coulaient pour tous. Et tous, exilés, déclassés et sans patries, sentirent un grand souffle les soulever : la Patrie absente !

(*Sous le Drapeau*. Librairie Payot et Cie, édit.) CHARLES GOS.